

La vérité des phénomènes

John Cowper Powys et Johann Wolfgang Goethe

1.

LA REACTION à Goethe dans les pays anglophones n'est pas des plus enthousiastes, au XXème siècle du moins. Goethe, pour sa part, admirait les Anglais, Lord Byron tout particulièrement. Les Victoriens, eux, avaient encore de l'admiration pour la philosophie et la littérature allemandes, et surtout pour le Sage de Weimar à qui Walter Scott et Thomas Carlyle, parmi beaucoup d'autres, rendirent visite. George Eliot, Matthew Arnold et Walter Pater en Angleterre, R.W. Emerson aux Etats Unis faisaient régulièrement référence à Goethe. Beaucoup de ces interactions anglo-allemandes étaient dues à Thomas Carlyle, superbe traducteur, agent provocateur littéraire.

Tandis que pour des causes diverses — parmi elles on pourrait citer l'influence mondiale de la culture américaine, les deux guerres — les Anglais perdaient au XXème siècle tout intérêt pour la culture allemande, il resta au moins un auteur qui en dépit des modes garda toute sa vie une admiration profonde pour Goethe. John Cowper Powys (1872-1963) se sentait parfois être une réincarnation du poète-philosophe allemand. Dans son *Autobiographie*, chef d'œuvre bizarre et magnifique, il se définit comme un "Goethe né dans le Derbyshire."¹ Jeune homme, *Le voyage en Italie* de Goethe l'accompagnait, et il se jouait le rôle de "*John Powys visitant les Fontaines de Rome*."² Bien qu'il aimât Goethe et la culture allemande classique, il haïssait la politique allemande. Pendant les deux guerres mondiales, il composa des livres contre l'idéologie impériale et nationale de l'Allemagne. Dans *The War and Culture* (1914), où il encourage un engagement américain, il oppose la culture allemande, symbolisée par Weimar et Goethe, à l'Allemagne prussienne.

Powys découvrit Goethe pendant ses études d'histoire à Cambridge grâce à son ami et "mentor", G.P. Gooch, qui devint plus tard président de la Société Goethéenne d'Angleterre.³ Ensuite il se mit à lire, d'abord "ces merveilleuses *Conversations avec Eckermann*"⁴ puis, toujours en traduction anglaise parce qu'il ne savait pas l'allemand, *Werther*, *Faust I et II*, les romans, *Wilhelm Meister*, *Les affinités électives*, le livre autobiographique *Poésie et vérité* et *Le voyage en Italie*.

Avant de devenir écrivain et romancier, Powys était un commis-voyageur en littérature. Il donnait des conférences en Europe et aux Etats Unis sur des sujets littéraires et philosophiques. Lors d'une de ces tournées en Allemagne en 1908, sous l'égide de l'université d'Oxford, il visita Weimar, une ville qui l'attirait pour deux raisons.

L'une était de voir la sœur du philosophe Friedrich Nietzsche mort huit ans auparavant. Elisabeth Förster-Nietzsche, qui préparait alors l'héritage nietzschéen

¹ *Autobiographie*, p.266

² *ibid.*, p.266

³ *ibid.*, p.167

⁴ *ibid.*, p.167

récupéré par les fascistes, invita l'ardent admirateur anglais du philosophe allemand à venir prendre le thé.⁵ En 1916, pendant la guerre, quand Nietzsche était honni dans les pays anglo-saxons, Powys le défendit, et c'est peut-être cette visite qui lui inspira ces mots: "Les écrits de Nietzsche sont particulièrement exposés au malentendu dès qu'ils tombent sous la coupe des petits-bourgeois."⁶

L'autre but de sa visite à Weimar, bien sûr, c'était Goethe: "Sans doute Goethe ne reçut-il jamais de la part d'un Celte introverti des marques d'admiration comparables à celles que je lui offris."⁷ Dans sa liste des cent meilleurs livres du monde, *One Hundred Best Books*, il cite Goethe avec quatre autres auteurs allemands (Nietzsche, Heine, Sudermann, Hauptmann). Il recommande *Faust*, *Wilhelm Meister* et les *Conversations avec Eckermann*. C'est un triple Goethe qu'il voit maintenant et qui le reflète lui, Powys: en tant que penseur, guide spirituel de l'art de vivre et romancier-poète. En 1915, il publiait une collection de ses conférences et essais sous le titre de *Visions and Revisions*. Dans l'essai consacré à Goethe, il se rappelle la lecture qu'il fit de *Werther* à l'âge de 18 ans, "dans une péniche tirée par trois chevaux"⁸, sur une rivière du Somerset. Mais le chef-d'oeuvre de Goethe reste pour lui *Faust*:

Je n'hésite pas à dire que *Faust* est de façon durable la plus *intéressante* de toutes les oeuvres jamais sorties du cerveau humain... Si je rencontrais un homme qui me dise que sa philosophie de la vie est tirée de *Faust*, je le saluerais humblement. Une fois j'ai en effet rencontré un tel homme. Je crois qu'il était voyageur de commerce et venait de Buffalo.⁹

Dans un autre essai sur Goethe, vingt ans plus tard, il parle de "l'immense Cathédrale Mythologique".¹⁰ Et il ajoute qu'il n'y a aucun autre écrivain dans sa vie qui l'ait influencé davantage. Il relève l'importance de "l'Eternel féminin" chez Goethe, et il faut se rappeler que Powys pour sa part compte parmi les auteurs du XXème siècle qui ont le plus réfléchi sur ce problème. Il reconnaît aussi la culture de vie de Goethe, c'est-à-dire les méthodes qu'il a utilisées pour s'appliquer à parts égales à la poésie, au mysticisme, aux sciences et à la vie politique: "Il n'y a aucun autre être humain qui ait prononcé de tels oracles."

D'ailleurs, on trouve dans les romans de Powys de nombreuses références à Goethe. Sylvanus Cobbold, dans *Les Sables de la Mer*, médite sur la féminité et "l'Eternel féminin" (*Faust*) de Goethe. Le narrateur de *Morwyn* compare son amour spirituel pour Morwyn à l'amour tel qu'il est représenté dans *Faust*. On a également avancé que la fin de *Glastonbury*, avec le déluge, a été préfigurée dans la fin de *Faust II*.

Il y a deux citations de Goethe qui ont accompagné Powys comme des mantras pendant toute sa vie. En 1958, cinq ans avant sa mort, à l'âge de 86 ans, il s'exclamait en allemand, devant son visiteur allemand, Rolf Italiaander: "Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis", (Tout ce qui est passager n'est qu'un

⁵ *Autobiographie*, p.360

⁶ *One Hundred Best Books*, Arnold Shaw, 1916, p.24

⁷ *Autobiographie*, p.360

⁸ *Visions & Revisions*, p.139

⁹ *ibid.*, p.142

¹⁰ *Plaisirs de la Littérature*, p.392

symbole), et “Im Ganzen Guten, Schönen resolut zu leben”, (Vivre résolument dans le Tout, le Bon et le Beau)... Il s’exclamait qu’il n’y a que ça qui compte, et il répétait les formules magiques “dans le Tout” et “résolument”.¹¹

2.

POWYS voyait en Goethe cet esprit de l’homme universel qui possède l’esprit du Tout. Dans ses essais *In Spite Of* et *Une Philosophie de la Solitude*, Powys attaque le particularisme et la spécialisation du monde moderne et des scientifiques. Il se compte lui-même parmi les philosophes sans spécialisation, “unspecialising philosophers,” et c’est ainsi qu’il se retrouve dans une lignée de philosophes-écrivains s’étendant d’Héraclite, Marc Aurèle, Chuang Tseu et Lao Tseu jusqu’à Rousseau, Goethe, Whitman ou Nietzsche. A ses yeux Goethe représente le possible humain, avant la “dissociation de la sensibilité” dont T.S. Eliot faisait le diagnostic en la plaçant au XVIIIème siècle. Mais Powys se garde de l’élitisme qu’on rattache au moderne Eliot. Tout au contraire, il fait l’éloge de la philosophie goethéenne qui serait une philosophie appliquée et donc à utiliser par chaque individu, riche ou pauvre, jeune ou vieux.

Il y a une autre qualité que Powys relève dans la méthode et la philosophie de Goethe. Quand Goethe et Schiller entrèrent en contact avant de devenir amis, Goethe lui représenta sa conception de la métamorphose des plantes. Goethe la peignait avec une telle sensualité, comme s’il s’agissait d’une expérience réelle, que Schiller l’interrompit, disant qu’il ne s’agissait que d’une *idée*. Mais c’est justement cette qualité goethéenne de “sensualiser” les pensées qui a fasciné Powys. Goethe et Nietzsche lui paraissent comme des “romantiseurs d’idées” (“romanticists of ideas”) en tant qu’ils transforment des pensées en figures sensuelles et dramatiques. Cependant, les deux écrivains utilisent certains mécanismes pour garder le contrôle d’un sensualisme démesuré. Tandis que Goethe se consacre à l’étude scientifique de la nature, Powys recommande le scepticisme de Montaigne et l’humour de Rabelais — deux attitudes qu’il va invoquer pour lutter contre le pseudo-mysticisme des Nazis pendant la deuxième guerre mondiale. Cela signifie que Goethe et Powys étaient conscients des dangers inhérents au sensualisme des idées. Cela dit, leur critique de la vie moderne reste valable. C’est précisément parce que la vie moderne supprime la plupart des sensations pour mieux permettre le fonctionnement social et technologique, que les sens, les rêves et les images développent des tendances séditieuses et subversives.

La réponse de Goethe et de Powys se trouve dans la redécouverte des phénomènes. Goethe était un grand observateur du monde naturel. Il étudiait les pierres, les plantes, les animaux et l’anatomie humaine dans laquelle, d’ailleurs, il découvrit l’os malaire. Il se fit envoyer le crâne d’un éléphant pour mieux en étudier les structures. En effet, il pensait être plus compétent dans les sciences que dans les arts. Il suffit de rappeler sa polémique à propos de la théorie des couleurs de Newton. Mais ce qui est important dans son œuvre scientifique, dont une partie est prise au sérieux par quelques penseurs contemporains (Werner Heisenberg, Carl-Friedrich von Weizsäcker, Roger Caillois, Hugo Kükelhaus,

¹¹ Cf. *The Powys Review* n°14, 1984, pp.54-7.

Owen Barfield), c'est l'affinité, sinon l'amour, éprouvé par le chercheur pour son objet, et peut-être réciproquement. C'est pour cela qu'il s'intéressait non seulement à la classification des nuages par l'Anglais Luke Howard, mais aussi aux circonstances de la vie du météorologiste. Il lui a même dédié des poèmes en l'honneur de son œuvre. Cela veut dire que la voie scientifique est pour Goethe intimement liée à la découverte de soi-même. Il s'oppose ainsi au détachement pratiqué par la science moderne envers la psychologie, le groupe, la société et les valeurs morales. Pour Goethe la science fait partie de la complexité de la vie et ne saurait être séparée d'elle. Avec Powys, on rencontre une attitude semblable. Dans son essai philosophique de 1920, *The Complex Vision*, il affirme que la vérité est un "geste de tout notre être", "un équilibre créateur, un équilibre entre des contradictions éternelles." La vérité, en fait, serait "un organisme vivant."

3.

GOETHE et Powys étaient attirés par les surfaces, par les apparences et les phénomènes, par tout ce qui "se manifeste". Goethe parlait d'un "mystère révélé" dans l'apparence que produit la nature. Il faut, dit-il dans le poème *Epirrhema*, se réjouir de l'apparence vraie, du jeu sérieux parce que la vie n'est jamais d'un bloc mais plutôt une variation infinie ("Kein Lebendiges ist ein Eins, / Immer ist ein Vieles.") Il y a donc une vérité qui est accessible aux sens, en dépit de ce que dit la science moderne qui s'en méfie. Chez Powys il y a un véritable culte des sens. Les personnages dans ses romans s'y abandonnent comme des enfants et y cherchent le sens de leur vie, Wolf Solent comme Sylvanus Cobbold, John Geard comme John Crow et beaucoup d'autres. "Les sensations", écrit-il dans *Mortal Strife*, "sont les plus pures essences de notre vie planétaire." Il s'agit peut-être d'une alchimie planétaire que Powys envisage dans de telles reconnaissances. Comme les alchimistes récoltaient la rosée du matin pour en extraire des essences à distiller, Powys et ses personnages sont voués à une transmutation de leur être par-delà la perception des essences. "Il faut accepter," écrit-il dans *Autobiographie*, "la réalité des sens contre toute interprétation électronique."¹² Ecrit dans les années trente, ce jugement a depuis beaucoup gagné en sens. Les phénomènes sont devenus des calculs qui réapparaissent sur les moniteurs de nos ordinateurs. La réduction électronique est en pleine marche. Goethe déjà se méfiait de tout instrument optique qui déformerait les objets, qu'ils soient vus par des microscopes, des lunettes ou des télescopes. Aussi n'aimait-il pas la mathématique. Quand Powys cultive ses "sensation thoughts", ses pensées-sensations, il pratique une élimination qui nous rappelle la méthode phénoménologique d'Husserl. Il écrit dans *Autobiographie* que

¹² "A mon sens (c'est peut-être un signe d'insanité endurcie, mais je ne le crois pas) la seule façon foncièrement philosophique de prendre la vie consiste en un acte triple de l'intelligence. Il faut, premièrement, accepter les données de nos sens, admettre que nos impressions du monde correspondent à la réalité réelle du monde en rejetant toute interprétation électronique. Deuxièmement, admettre qu'en notre sentiment intime d'exister et de vouloir réside la seule indication qui nous sera jamais fournie sur ce qui fait que cette réalité est ce qu'elle est. Troisièmement, nous astreindre à jouir d'une façon personnelle de cet univers fait par nous et que nous détruisons et recréons à perpétuité." (*Autobiographie*, p.59-60)

quand la nuit il regarde le ciel, il se débarrasse de tout calcul astronomique ou mathématique pour mieux percevoir la réalité de l'étoile.¹³ Ainsi l'œil humain et la lumière du ciel scellent leur affinité. Goethe n'a rien dit d'autre quand il affirme dans sa théorie de la couleur que l'œil et la lumière se renforcent l'un l'autre, l'œil étant la lumière intérieure reconnaissant son équivalent à l'extérieur. Si l'œil n'était semblable au soleil, il ne pourrait jamais voir le soleil.

Le jeu des yeux avec la lumière, et le jeu de la lumière avec les ténèbres produisent les couleurs qu'on pourrait envisager comme la surface des surfaces. Pour Powys comme pour Goethe, les couleurs sont en même temps des êtres spirituels et des êtres physiques. Powys parle des odeurs rendues visibles, comme d'un corps dont on s'est énamouré; les couleurs sont quelque chose qu'on absorbe comme "la révélation d'une Quatrième Dimension érotique."¹⁴

Dans son enfance Powys se créait des extases, des "panoramas pré-cosmiques"¹⁵ en appuyant les jointures des doigts sur ses yeux fermés. Lors d'une hospitalisation il développa l'habitude de s'imaginer des *anges de couleurs diverses*¹⁶, ordonnés en légions qu'il pouvait envoyer à son gré à certains des patients près de lui. Les couleurs étaient pour lui des êtres surnaturels en ce sens qu'elles ont une réalité au-delà des ondes électro-magnétiques. On pourrait ainsi les associer à son concept de "life-illusion", l'illusion vitale, qui est une énergie nous permettant de vivre et donnant un sens à la vie terrestre. John Geard, dans *Les Enchantements de Glastonbury*, parle d'un même phénomène quand il loue les miracles et les mensonges vitaux. Goethe, dans le même esprit, rejette l'idée de la tromperie visuelle, parce qu'elle produit sa propre réalité.

Si Goethe et Powys font toujours sens, c'est parce qu'ils essaient de trouver les principes de la vie au delà de la recherche positiviste et analytique de la science.¹⁷ Celle-ci a été basée, au moins pendant les trois derniers siècles, sur l'analyse de ce qui est mort. C'est pour cette raison que Powys haïssait la vivisection. Goethe cherchait le divin dans le vivant, comme nous le rapporte Eckermann dans ses Conversations avec le Sage de Weimar. Et le vivant est, selon Goethe, ce qui se transforme et devient; ce n'est jamais ce qui est raidi et pétrifié, ce qu'étudie la raison isolée et déracinée.

Le vivant, enfin, pour les deux écrivains, c'est avant tout la terre elle-même. En 1827, à l'âge de 78 ans et cinq ans avant sa mort, Goethe affirmait qu'il voyait la terre comme un organisme gigantesque qui respire. Le début de *Glastonbury* est plein de telles intuitions. Et il semble que récemment, après que des astronautes aient vu la planète depuis l'espace, la science elle-même a commencé à admettre cette vision.

Elmar Schenkel

E. Schenkel a écrit lui-même en français le texte ci-dessus pour *la lettre*.

¹³ *Autobiographie*, p.158

¹⁴ *ibid.*, p.74

¹⁵ *ibid.*, p.46

¹⁶ *ibid.*, p.337

¹⁷ *ibid.*, p.565

Le Dr. Elmar Schenkel occupe la chaire de Littérature anglaise à l'Université de Leipzig. Auparavant, il a enseigné la littérature anglaise et américaine aux Universités de Fribourg, Tübingen et Constance. Il a été "visiting Professor" à Amherst, Université de Massachusetts. Son Ph.D. portait sur J.C. Powys et sa thèse de doctorat sur *Sense of place in modern poetry*. Il est actuellement, avec Stefan Welz, "Editor" de la Collection *Leipzig Explorations in Literature and Culture*. Son dernier livre paru est un long essai sur H.G. Wells (*H.G. Wells: Der Prophet im Labyrinth*, 2001).

Autres lectures autour de Goethe:

Johann Wolfgang Goethe: L'Un, l'Autre et le Tout, édité sous la direction de J-M. Valentin, Ed. Klinksieck

Goethe, Modes d'Emploi, de J-P Lefebvre, Ed. Belin

Ecrits autobiographiques de Goethe, par J. Le Rider, Ed. Bartillat.



Goethe, *Faust II*, akt 1

FAUST

Des Lebens Pulse schlagen frisch lebendig,
Ätherische Dämmerung milde zu begrüßen;
Du, Erde, warst auch diese Nacht beständig
Und atmest neu erquickt zu meinen Füßen,
Beginnest schon, mit Lust mich zu umgeben,
Du regst und rührst ein kräftiges Beschließen,
Zum höchsten Dasein immerfort zu streben. —
In Dämmerschein liegt schon die Welt erschlossen,

Der Wald ertönt von tausendstimmigem Leben,
Tal aus, Tal ein ist Nebelstreif ergossen,
Doch senkt sich Himmelsklarheit in die Tiefen,
Und Zweig und Äste, frisch erquickt, entsprossen
Dem duft'gen Abgrund, wo versenkt sie schliefen;
Auch Farb' an Farbe klärt sich los vom Grunde,
Wo Blum' und Blatt von Zitterperle triefen —
Ein Paradies wird um mich her die Runde.

Hinaufgeschaut! — Der Berge Gipfelriesen
Verkünden schon die feierlichste Stunde;
Sie dürfen früh des ewigen Lichts genießen,
Das später sich zu uns hernieder wendet.
Jetzt zu der Alpe grüngesenkten Wiesen
Wird neuer Glanz und Deutlichkeit gespendet,
Und stufenweis herab ist es gelungen; —
Sie tritt hervor! — und leider schon geblendet,
Kehr' ich mich weg, von Augenschmerz durchdrungen.

So ist es also, wenn ein sehnend Hoffen
Dem höchsten Wunsch sich traulich zugerungen,
Erfüllungspforten findet flügeloffen;
Nun aber bricht aus jenen ewigen Gründen
Ein Flammenübermaß, wir stehn betroffen;
Des Lebens Fackel wollten wir entzünden,
Ein Feuermeer umschlingt uns, welch ein Feuer!
Ist's Lieb'? ist's Haß? die glühend uns umwinden,
Mit Schmerz und Freuden wechselnd ungeheuer,
So daß wir wieder nach der Erde blicken,
Zu bergen uns in jugendlichstem Schleier.

So bleibe denn die Sonne mir im Rücken!
Der Wassersturz, das Felsenriff durchbrausend,
Ihn schau' ich an mit wachsendem Entzücken.
Von Sturz zu Sturzen wälzt er jetzt in tausend,
Dann abertausend Strömen sich ergießend,
Hoch in die Lüfte Schaum an Schäume sausend.
Allein wie herrlich, diesem Sturm ersprießend,
Wölbt sich des bunten Bogens Wechseldauer,
Bald rein gezeichnet, bald in Luft zerfließend,
Umher verbreitend duftig kühle Schauer.
Der spiegelt ab das menschliche Bestreben.
Ihm sinne nach, und du begreifst genauer:
Am farbigen Abglanz haben wir das Leben.

(*Faust I & II*, Goethe)